

La chanson de carabin est patraque

□ Il n'y a pas que des allusions aux maladies et aux remèdes dans les chansons de salle de garde. Pêle-mêle, on évoque l'affaire Dreyfus, le général Boulanger, Jules Ferry, Gambetta, ou encore Mgr Dupanloup.

□ Parmi les livres sélectionnés par Stéphane Journeau dans sa bibliographie, on peut noter : « La vie quotidienne ses hôpitaux en France au 19^e, de Borsa et Michel, chez Hachette ; « La vie quotidienne du médecin parisien en 1900 », de Darmon, chez Hachette ; « Chansons, sociabilité et grivoiserie au 19^e siècle », de Gauthier, chez Aubier.

□ Etre cité dans une chanson de salle de garde, pour un médecin, c'est faire partie de la légende carabine. Deux Normands sont entrés dans ce panthéon médical : le professeur Poirier, plus tard connu comme professeur d'anatomie à la Faculté de médecine de Paris, et le professeur Tillaux, connu dans les dictionnaires médicaux au chapitre « Signe de Tillaux ».

► *Stéphane Journeau : « la truculence facétieuse des carabins n'est plus à la hauteur de sa réputation »*

Stéphane Journeau, médecin de Caen, a consacré quatre ans à étudier les chansons de salle de garde. Nées au 19^e, elles disparaissent en cette fin de 20^e siècle. Adieu orfèvres de la Saint-Éloi. Adieu refrains carabinés.

Au commencement était « L'anthologie hospitalière et latine des chansons de salle de garde. » L'ancêtre du bréviaire des carabins est une œuvre monumentale de 900 pages, écrite entre 1911 et 1913. Plus de 550 chansons, rédigées dans le demi-siècle qui mena la France de Napoléon III à la Grande Guerre et recensées par Edmond-Dardenne Bernard, un pharmacien débonnaire.

Rééditée en 1930 sous le titre « Trois orfèvres à la Saint-Éloi...

Du Quartier latin à la salle de garde », l'anthologie s'est sérieusement effilochée au cours des ans. Aujourd'hui, l'octogénaire est quasiment inconnue des blouses blanches. « Nos médicales études ne sont pas faites que de gaudriole. Et la truculence facétieuse des carabins, n'est pas ou plus à la hauteur de sa réputation ! » constate avec regret Stéphane Journeau, étudiant en médecine à l'université de Caen. Il a passé quatre ans à étudier « La chanson de salle de garde, reflet de la médecine de la Belle époque ». Une thèse remarquable dans ses détails, qui vient d'obtenir les félicitations d'un jury plus habitué à discuter maladies infectieuses que chansons estudiantines séculaires !

Au fil des pages, on apprend comment, autrefois, la chanson était un « exutoire aux angisses

de l'apprenti-médecin face à la maladie, la souffrance, la mort. » Comment Théophile Gautier fut l'auteur d'une partie du célèbreissime « De profundis », comment Maupassant s'essaya lui aussi à cet art difficile, comment les principaux auteurs du genre pastichèrent sans vergogne « La cigale et la fourmi » de La Fontaine, « Le Misanthrope » de Molière, « Le cygne » de Vigny ou encore « Ruy Blas » de Hugo.

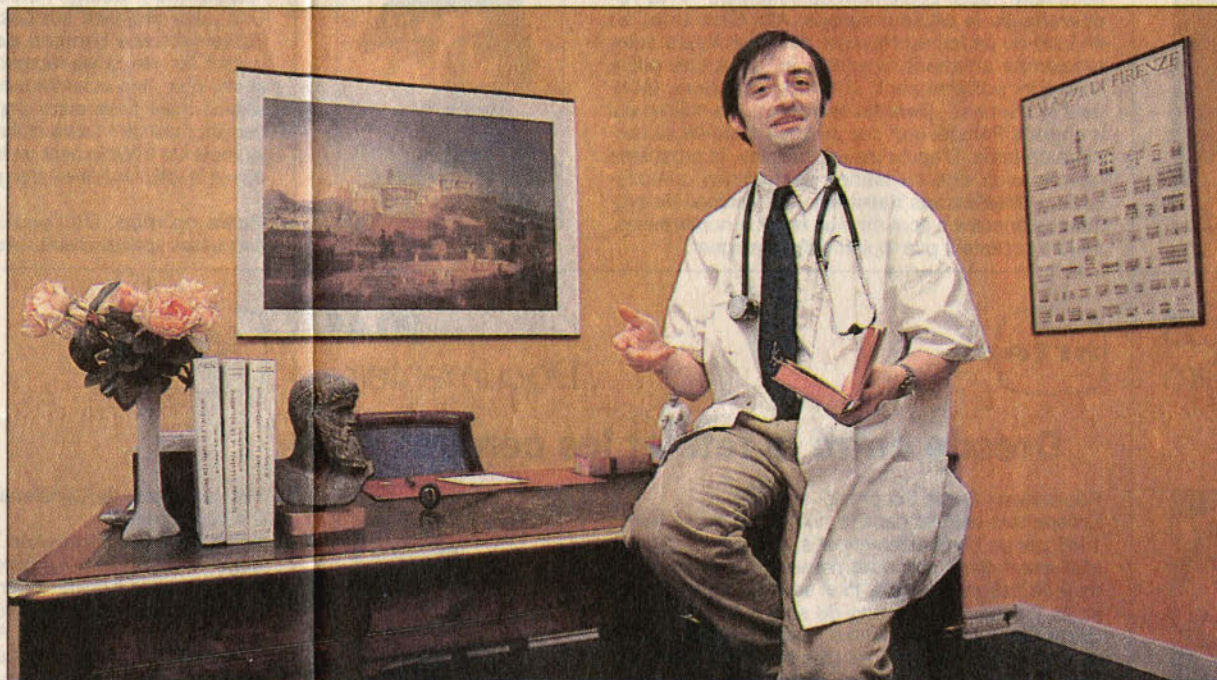
Attention à ne pas confondre chansons de salles de garde, instaurées au XIX^e, et chansons paillardes, déjà chantées du temps des Grecs et des Romains. « Dans les salles de garde, les vilaines choses sont dites en français correct. Les paillardes sont plus exclusivement graveleuses », prévient Stéphane Journeau. Des paillardes qui ont la vie dure, alors que les chansons de salle de

garde, elles, ont presque entièrement disparu du répertoire médical.

Les raisons de cette disparition sont multiples : « le disque, la radio et la télé ont tué les soirées conviviales. L'assouplissement de la discipline a supprimé le besoin de défoulement ». Sans oublier « la venue d'internes femmes et l'arrivée d'enfants à l'internat, qui ont prohibé toute chanson leste. »

Aujourd'hui centenaire, la chanson de salle de garde agonise inexorablement : « Bernard n'a pas fait d'émules » regrette le docteur Journeau, qui lance un appel : « Sans doute ce travail de colportage folklorique mériterait-il d'être repris par quelque anthologiste courageux ! »

Jean-Bernard CAZALETS.



(Jean-Yves DESFOUX)